

Stéphane BAUDET-LAMBERT

# À flot avec vous

*Préface de Romain Colucci*

*Postface de Paul Dewandre*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-9785-4

© Stéphane BAUDET-LAMBERT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma femme, Emmeline,  
Ma bouteille d'oxygène, toujours sur mon dos ;-)  
Toi qui m'accompagnes dans mes hauts et mes bas,  
Sache qu'à tes côtés ce n'est pas de l'air, mais de l'amour que je respire.

À mes filles, Clémence et Soline,  
En étant votre papa, je suis lourd d'une belle et profonde responsabilité.  
J'espère être à la hauteur de votre tendre enfance  
et vous apporter autant de bonheur que vous m'en donnez.



## Préface

### Seul en Seine

Avril 2022, je me remets au sport ! Roland-Garros ! Assidu, je ne rate pas un seul match. Une petite bière à la main - sans alcool, restons sportif - je fais corps avec la télé. Cette année encore, je compte arriver jusqu'en finale !

Il faut dire que depuis peu, j'ai un projet qui nécessite d'avoir une bonne condition physique. C'est précisément l'auteur de ce livre qui m'a donné l'envie de l'imiter. De qui et de quoi s'agit il? Stéphane Baudet Lambert a 39 ans lorsqu'il décide de se lancer dans un challenge incroyable, humainement et physiquement parlant : prendre une semaine de congés payés offert par sa boîte au profit de la Péniche du Cœur. Gonflé, le mec, me direz-vous! Oui. Peut-être plus que vous ne l'imaginez. Il a tout réussi, dans la vie, Stéphane : une femme ravissante et drôle, de beaux enfants, un travail qu'il adore, des copains en or.

Mais voilà, il a besoin de se challenger, et avant de passer à la décennie supérieure - la quarantaine - il veut la passer seul, face à lui même, et se poser ces questions qu'on élude peut-être un peu trop facilement quand la vie vous sourit, comme : « *Qui serais-je aujourd'hui, et où serais-je, si je n'avais pas eu la chance que j'aie eue ?* »

Pour ce faire, Stéphane a eu cette belle idée de créer le KGB français. Oui, le Kayak Gonflable Bénévole...vous aviez compris? Rapidement, SBL a une deuxième idée géniale : changer le nom de son projet d'origine.

Trêve de plaisanteries, Stéphane se fixe un objectif ambitieux : relier Paris à Honfleur et parcourir 360 kilomètres en Kayak, en autonomie, pour récolter des dons au profit des Restos du Cœur. Il colle sur son Kayak un gros QR Code, et part comme un seul homme, pour

se retrouver seul en Seine, dans une situation où l'argent ne compte plus, et où la solidarité d'un moment partagé vaut tout l'or du monde. Un monde dans lequel se débrouillent quotidiennement ceux qui ne peuvent pas compter sur l'argent pour s'en sortir.

Nous sommes en octobre. J'assiste au départ, médusé . « *Oui, le mec qui tente cette aventure est gonflé! Et qu'il le fasse pour les Restos du Cœur, c'est grand !* » Sa boîte lui a offert une semaine de congé à condition qu'il mette ce temps au profit d'une cause généreuse. Merci à elle, aussi.

La vie au raz de l'eau, seul, à la force des bras, sans savoir où dormir le soir, ni ce qu'on rencontrera sur sa route, c'est ce que ce livre nous propose de vivre aux côtés de Stéphane. Un road trip hors des routes bituminées, un parcours plein de surprises et de belles rencontres, une expérience inédite et humainement très enrichissante.

Quant à la question : « *Qu'est-ce qu'on peut faire pour aider les Restos du Cœur quand on n'a pas de kayak ?* », la réponse est simple : « *Si vous avez du temps, venez. Si vous avez de l'argent, donnez* ».

Rendez-vous sur [restosducoeur.org](http://restosducoeur.org)

Romain Colucci

## Les définitions rien qu'à nous

### **Brian** – prénom

1. Vient de bri qui signifie « autorité », « élévation » ou « noblesse », racine que l'on trouve également dans Briac et Briec ainsi que dans le proto-brittonique brigonos (gaulois brîgo).
2. Rien qu'à nous : Poussin jaune de bain en plastique, mascotte de l'opération « À flot avec vous »

### **COEURonavirus** – nom féminin

Rien qu'à nous : Expression désignant initialement notre opération solidaire, jeu de mot sur le coronavirus et la démarche virale pour récolter des dons

Synonyme : A flot avec vous

### **Flotteur** – nom masculin

1. Objet (généralement creux) capable de flotter à la surface de l'eau.

Synonymes : bouée, bouchon.

2. Rien qu'à nous : Personne (généralement généreuse) supportrice de l'opération « À flot avec vous » et se reconnaissant dans le projet de la Péniche du cœur.

Petit nom donné à tous les membres du groupe Facebook « *A flot avec vous : Paris-Honfleur en Kayak* »

Synonymes : donateur, engagé, bienveillant.

## **Popeye – prénom**

1. Personnage de fiction créé par l'Américain Elzie Crisler Segar en 1929 pour son comic strip The Thimble Theatre. Marin brut et susceptible mais généreux et loyal, doué d'une force extraordinaire, il est devenu l'un des personnages emblématiques de la culture populaire américaine.

2. Rien qu'à nous : Surnom donné au kayak utilisé durant la descente de la Seine, notamment pour sa capacité à tenir bravement la charge et les vagues malgré les difficultés rencontrées en chemin.



*"Les êtres humains ne naissent pas une fois pour toutes à l'heure où leur mère leur donne le jour, mais la vie les oblige de nouveau et bien souvent à accoucher d'eux-mêmes"*

Gabriel Garcia Marquez dans l'Amour au temps du choléra



## Seul ensemble

Le jour de mes quarante ans, j'ai échoué. Le vent soufflait fort sur l'estuaire de la Seine. J'ai longé la rive pour m'éloigner des bateaux qui portaient vers le large. J'ai régulièrement prévenu la capitainerie de mon avancée. J'ai défié la marée malgré la fatigue, motivé par une arrivée à portée de pagaies. Et puis je n'étais pas seul ! Vous étiez plus de 400 à mes côtés pour m'encourager à aller jusqu'au bout. Mais l'arrivée idéale n'a pas eu lieu. Ce sont les vagues d'un gros bateau qui ont mis fin à mon aventure. Le 6 octobre 2020, après 11 jours de traversée et 360 km parcourus depuis Paris, j'ai échoué à une dizaine de kilomètres de Honfleur.

Depuis mon retour, je suis un rêveur absent. Cette vague me hante encore. Je m'en souviens comme si c'était hier. Le gonflement soudain des flots, l'écume d'argent qui frappe mon embarcation, ma tête sous l'eau prise dans l'essorage de machine à laver. Je sors de mon kayak retourné et me traîne sur une plage flasque. Les eaux ruissellent et se retirent dans un long soupir, laissant apparaître un mélange de sable et de boue. La sonnerie de mon téléphone retentit dans mon sac étanche. Je ne veux pas décrocher. Je sais que c'est la capitainerie de Honfleur qui va me demander d'arrêter. Je m'allonge, les jambes encore dans l'eau, présent à ce qui m'entoure. Je tente de retenir encore quelques instants cette parenthèse dans ma vie. Mon kayak ondule sur les flots, les vagues poussent sa poupe contre mes côtes.

Je regarde le ciel cotonneux, le cœur léger du devoir accompli, la tête lourde d'une question que la Seine me pose depuis quelques jours déjà : *qu'es-tu venu chercher ?*

Il m'a fallu du temps pour trouver la réponse, tout un voyage intérieur pour y parvenir et tout un livre pour vous la partager. À travers ses pages, je vous invite à revivre cette aventure en confidence, sous la ligne de flottaison.

Le kayak et la Seine ne sont que prétextes, vous êtes prévenus. Je vous souhaite un bon voyage en fleuve inconnu !

## PREMIÈRE VAGUE

Un jour, ma vie finira bien par commencer...

**« Il meurt lentement**

*Celui qui ne voyage pas,*

*Celui qui ne lit pas,*

*Celui qui n'écoute pas de musique,*

*Celui qui ne sait pas trouver grâce à ses yeux.*

**Il meurt lentement**

*Celui qui détruit son amour-propre,*

*Celui qui ne se laisse jamais aider.*

**Il meurt lentement**

*Celui qui devient esclave de l'habitude*

*Refaisant tous les jours les mêmes chemins,*

*Celui qui ne change jamais de repère,*

*Ne se risque jamais à changer la couleur de ses vêtements*

*Ou qui ne parle jamais à un inconnu.*

**Il meurt lentement**

*Celui qui évite la passion*

*Et son tourbillon d'émotions*

*Celles qui redonnent la lumière dans les yeux*

*Et réparent les cœurs blessés.*

**Il meurt lentement**

*Celui qui ne change pas de cap*

*Lorsqu'il est malheureux*

*Au travail ou en amour,*

*Celui qui ne prend pas de risques*

*Pour réaliser ses rêves,*

*Celui qui, pas une seule fois dans sa vie,*

*N'a fui les conseils sensés.*

**Vis maintenant,**

*Risque-toi aujourd'hui !*

*Agis tout de suite !*

*Ne te laisse pas mourir lentement !*

*Ne te prive pas d'être heureux ! »*

'Il meurt lentement' "A Morte Devagar" de Martha Medeiros



# I

## La vie devant toi !

Les blés défilent à toute vitesse derrière la vitre. La voiture s'engage sur l'autoroute, laissant derrière elle l'aéroport et mon année passée au Québec. Touriste dans mon propre pays, je redécouvre les paysages du Vexin. Le soleil estival a bien fait son œuvre, cuivrant les feuilles de certains arbres, laissant çà et là des bandes de pelouses cramoisies. La blondeur des champs achève d'éclats dorés ce tableau vivant. L'automne n'aura pas de difficultés à faire son chemin. Il a fait très chaud en cet été 2003. Assez pour que mes amis de l'université de Sherbrooke m'en parlent :

- Crisse mon Beurte, t'as-tu vu ce qui se passe chez vous ? On a écouté ça à la TV. La canicule du siècle pour les Français de France ! Et votre président Chirac qui s'en vient prendre l'air frais chez nous à Sherbrooke au bord du lac Magog. Ça jasse !

*Beurte*, c'était mon surnom. Stéphane ne faisait pas assez québécois au goût de mes copains. Mon nom de famille a donc été tronqué, beaucoup plus simple à prononcer lors des soirées étudiantes et autres moments de complicité. C'était le symbole d'une appartenance gagnée, dans mon Amérique à moi. Mon rêve d'ailleurs, jalonné de déceptions amoureuses, d'éloignements, d'amitiés riches et sincères aux liens indéfectibles, de petites peines et de grandes joies. Bref, le sel d'une vie en accéléré, saveur sirop d'érable et Poutine de chez Saint Hubert. Une liberté immense avec, pour bande son, les Cowboys Fringants et Jean Leloup.

Mais c'est fini tout ça. Je dois terminer 6 mois de stage en France pour valider mon diplôme et ensuite je me promets d'y retourner. Alourdie d'un sommeil soudain, ma tête tape contre la vitre. Je me réveille en sursaut. Dans l'habitacle, le silence est comblé par le bulletin du journal RTL. La clim me fait un bien fou, contrastant avec mon bouillonnement intérieur. Elle m'aide à rester éveillé après une nuit

passée dans l'avion. Mon regard fixe le GPS : *7H30 du matin, 25° en extérieur, 20 minutes pour arriver à destination*. Le grand luxe : savoir où l'on va et comment.

- Ça va mon chéri ?

Ma mère me tire de mes pensées embrumées. Retournée vers moi, elle me regarde pleine de fierté. Je pense qu'elle est heureuse de récupérer son « grand ». Mon père jette un œil dans le rétroviseur. Leur « grand » qui revient diplômé du nouveau monde, c'est la preuve que je suis sur le bon chemin. Le monospace s'arrête devant le pavillon familial. Mes petits frères Vincent et Clément sont là. L'enfance est déjà loin. Deux gaillards aux larges épaules m'attendent. Ils me chambrent sur mon accent québécois qui commence à poindre. Je ramène mes valises bourrées de souvenirs et de spleen dans ma chambre. Ma mère m'interpelle doucement :

- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Rien.
- Ne dis pas de bêtises ! Je te connais par cœur : c'est moi qui t'ai fait je te rappelle.
- Je suis dégoûté que ce soit fini, c'est tout ! J'ai hâte de repartir.
- Mais tu viens d'arriver !

Je déballe mon sac. Elle m'écoute parler de là-bas, des grands paysages, des copains, de la vie sauvage et des grands lacs. La vie de rêve quoi !

- Prends le temps d'arriver. Tu as encore ton stage à terminer et ensuite tu verras bien...

Elle ajoute, le regard lointain, une nostalgie naissante dans la voix :

- Profite mon grand, tu n'as que 23 ans. Tout est encore possible. Tu as la vie devant toi !

\* \* \*



Devant moi, le jour se lève sur la cité de béton. Chaque matin, c'est le même spectacle. Les premiers rayons du soleil allongent l'ombre des tours sur le parvis. Les entrailles de la ville tremblent d'un grondement sourd. La bouche du RER A est prise de spasmes. Telle une langue métallique, son escalator s'agite. Soudain, elle vomit un flot de cols blancs, suivi de nombreuses autres régurgitations. La foule s'écoule alors vers les bâtiments alentours, se frayant un chemin entre les détritiques jonchant le sol et les caddys abandonnés du centre commercial tout proche. Impassibles, des pigeons toisent cette agitation depuis le lac asséché de la ville nouvelle. Ça et là, certaines flaques subsistent ; des rats y nagent, froissant le velours de leur eau brunâtre, appâtés par les déchets flottants. Nous sommes en 2017, à Noisy-le-Grand Mont d'Est. Mon rêve de Québec et de grands espaces est déjà loin. Ma vie professionnelle est sur des rails jusqu'à ce jour précis. Je suis manager, affecté à un projet ubuesque qui malmène les équipes et amène beaucoup de démissions. Le stress est devenu ma norme, comme les nuits blanches et les Week-Ends écourtés. Aujourd'hui, je fête avec regret le départ d'Adrien, un collègue manager. Nous sommes une dizaine au restaurant et en sortons en milieu d'après-midi, avinés comme jamais. Je n'en mène pas large. Adrien me console :

- Mais détends-toi mon Stef, ça va passer crème !
- Parle pour toi. On ne peut pas faire rentrer nos équipes dans cet état-là.
- C'est trop tard mon vieux, tu veux faire quoi ? Le mal est fait. On est tous pintés et en retard. Faut l'accepter, c'est tout.
- J'ai peut-être une solution. Si on ne peut pas remonter discrètement à nos bureaux, alors c'est le bureau qui doit venir à nous...

Adrien accueille l'idée avec malice. Sur le chemin du retour, nous réfléchissons à un plan de sortie de crise et le faisons connaître à notre équipe. Il ne reste plus que deux heures avant qu'Adrien ne quitte définitivement notre société. Il ne risque plus grand-chose. Il va donc tirer la sonnette d'alarme incendie de notre immeuble. Nous patienterons en retrait, en attendant la foule. Nous le laissons entrer dans

le bâtiment, le menton digne, la démarche chaloupée. Je distribue des chewing-gums à mes collègues restés sur le trottoir. Soudain, une alarme incendie retentit, suivie d'un flot de cols blancs qui se répand au pied de l'immeuble. Rigolards, nous nous mélangeons à la foule, discutant avec d'autres collègues vierges de tout reproche et de tâches de bières. Certains s'étonnent de nous voir seulement maintenant. Notre excuse ? Nous étions dans la grande salle du fond du bâtiment, dans un comité stratégique. Nous remontons dans nos bureaux comme si de rien n'était. C'était drôle...mais ça n'est pas une solution pérenne.

Alors que faire pour aller mieux ? La réponse viendra d'un collègue envoyé en renfort. Il s'appelle Stéphane Wangler. Il reprend la direction du programme qui avait été laissé à l'abandon. C'est un gaillard taiseux qui en impose par sa stature. Sa voix de stentor porte quand il doit remettre les choses au carré. Les premiers jours, elle portait beaucoup. Il redresse progressivement notre projet en perdition et remobilise l'équipe restante. Chez moi, il voit bien que le décalage entre mon travail et mes valeurs me fait souffrir. Il me redonne confiance et m'aide à impulser des changements professionnels radicaux. En 2018, je quitte mon entreprise pour de bien meilleures conditions et envisage de repartir en parallèle sur les bancs de l'école.

De quoi retrouver la tranquillité... enfin je le pensais.

\* \* \*

Dans la jungle raisonne le chant d'oiseaux inconnus. Leur mélodie s'intensifie à mesure que l'air se rafraîchit. Le soleil accroche l'horizon. Je m'imprègne de l'ambiance et m'émerveille du spectacle. Ma journée de rêve à Singapour touche à sa fin. Au pas de course, j'ai coché presque toutes les cases de mon programme : Little India, Arab Quarters, les jardins de la baie, Sentosa Island. Mon portable vibre dans mon sac à dos, suivi de ma montre connectée. J'hésite à répondre à l'appel. Je suis pendu au bout d'un câble d'acier. Mes pieds caressent la cime de certains palmiers. Il ne faudrait pas que mon téléphone m'échappe.

Quelqu'un a fait tomber sa caisse à savon devant moi. Le téléphérique est bloqué pour un moment. Je décroche :

- Allo papa ?
- Allo Stéphane ! Tu m'entends ?
- Oui c'est bon !
- Joyeux anniversaire !
- Merci papa, c'est super sympa.
- T'es où là ? Y a un bruit bizarre.
- Je suis sur Sentosa Island.
- Sentosa quoi ?
- Sentosa Island : c'est une île au sud de Singapour. Un Disney Land géant pour les touristes, Mickey en moins.
- Mais qu'est-ce que tu fais là-bas ?
- Je me fais plaisir ! Pour mon anniversaire je me suis payé une descente de colline en boîte à savon. Mais sinon je suis en déplacement pour le boulot.
- Ah bon ? Et tu restes combien de temps ?
- Je passe une semaine en Asie pour mon client : trois jours à Singapour, puis deux jours à Hong-Kong. Je reviens samedi prochain. Je profite de mon dimanche sur place en solo, avant d'attaquer lundi.

Je suis fier de lui faire partager ma réussite. Depuis un an, ma vie est beaucoup plus excitante chez Salesforce. Les valeurs de confiance, de réussite de nos clients, d'innovation et d'égalité y sont vécues quotidiennement. Cela me change de mes 15 années professionnelles précédentes. Pour mon père en revanche, ça n'a pas l'air d'aller très fort. À quelques années de la retraite, il a atteint le haut de la pyramide de sa boîte. À marche forcée, une cheffe psychopathe se charge d'exécuter le plan stratégique « Push to pass ». Lui qui a dédié sa vie à son job, je le sens pour la première fois sur le point de vaciller.

Avant de raccrocher, on promet de se revoir à mon retour, sans fixer de date. Je descends du téléphérique reparti entre temps. Il me reste encore *baignade à la plage* à cocher dans ma journée de rêve. Ma caisse

à savon sous les fesses, je dévale la colline comme un gamin de 5 ans. Croquant à pleines dents l'instant présent, je double des petits gosses à toute vitesse dans la descente. Je ne suis que joie et insouciance.

Après une belle baignade, je profite de ma soirée sur la plage. Au loin, le flamboiement multicolore d'un feu d'artifice arrache l'île de la pénombre. « *Dans un an, j'ai quarante ans.* » Cette pensée me désole. Je repense à ma vie, à tout ce que j'ai fait, à tout ce que j'aurais aimé faire. Je me dis que les vieux ont raison : ça passe vachement vite ! La plage se vide de ses derniers fêtards. Un couple s'étreint encore dans la mer, en gloussant sous les étoiles. Elle était belle ma journée à Singapour. J'ai coché toutes les cases.

Dans le taxi qui me ramène à l'hôtel, je contemple les lumières des gratte-ciel. Mes filles auraient ri de voir ma salle de bain et ses toilettes japonaises. Le genre de WC où un ventilateur vous sèche les fesses après le passage d'un jet d'eau. Ma femme aurait adoré la vue sur la baie depuis la piscine à débordement. Mes parents auraient été fiers de voir ma vie de James Bond.

Arrivé dans ma chambre, des ballons remplis d'hélium poussent le plafond dans une rage caoutchouteuse. Un gâteau au chocolat, une bougie et un mot générique signé par le directeur de l'établissement sont posés sur un plateau argenté. Ce témoignage du temps qui défile me fend comme une lame. Au bout du monde, dans cet hôtel de luxe, je me sens seul et triste.

Mais pourquoi ? J'ai tout ce dont on peut rêver dans la vie ! Pourtant, au fond de moi, j'ai l'impression que beaucoup de choix se sont accomplis d'eux-mêmes, presque malgré moi. Une logique du jour le jour qui a fait son œuvre, une inertie qui suffit à expliquer presque tout. À mesure que la quarantaine approche, je crains de rester prisonnier, coincé dans la tenaille du confort et du train-train quotidien.

Un jour, ma vie finira bien par commencer. Et c'est aujourd'hui. Je veux prendre une déviation.

\* \* \*